Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 2 (1914)
Heft: 11

Artikel: Le messianisme juif
Autor: Piepenbring, C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379945

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE MESSIANISME JUIF

Littérature : GFRÖRER, *Das Jahrhundert des Heils*, chap. IX et X. NICOLAS, *Des doctrines religieuses des Juifs* (2e éd.), p. 288-334. COLANI, *Jésus et les croyances messianiques de son temps* (2e éd.), p. 16-68. HAAG, *Théologie biblique*, § 112 et 113. KEIM, *Jesu von Nazara*, I, p. 239-250. KUENEN, *De godsdienst van Israël*, II, p. 324-334, 485-499. VERNES, *Histoire des idées messianiques depuis Alexandre jusqu'à l'empereur Hadrien*. STAPFER, *Les idées religieuses en Palestine à l'époque de Jésus-Christ* (2e éd.), chap. VII et VIII. SCHÜRER, *Geschichte des jüdischen Volkes* (3e éd.), § 29. WEBER, *System der altsynagogalen palästinischen Theologie*, § 76-90. REUSS, *Die Geschichte der h. Schriften Alten Testaments*, § 555 et 556. A. RÉVILLE, *Jésus de Nazareth*, I, p. 175-201. RIEHM, *Alttestamentliche Theologie*, § 99-104. BALDENSPERGER, *Das Selbstbewusstsein Jesu* (3e éd.), I. VOLZ, *Die jüdische Eschatologie von Daniel bis Akiba*. BOUSSET, *Die Religion des Judentums im neutestamentlichen Zeitalter* (2e éd.), chap. XI-XIV. MARTI, *Geschichte der israelitischen Religion* (5e éd.). § 57, 67-69, 72. STAERK, *Neutestamentliche Zeitgeschichte*, II, p. 84-107. H. HOLTZMANN, *Lehrbuch der neutestamentlichen Theologie* (2e éd.), I, p. 85-110. LAGRANGE, *Le messianisme chez les Juifs*. BERTHOLET, *Die jüdische Religion von der Zeit Esras bis zum Zeitalter Christi*, § 11, 12, 21-23, 24 B, 36.

Déjà les anciens prophètes d'Israël se sont beaucoup préoccupés de l'avenir de leur peuple. Leurs espérances messianiques ont été maintenues par les générations postérieures, plus ou moins modifiées, il est vrai, par les besoins particuliers de chacune. Elles se ravivèrent surtout à la suite des persécutions d'Antiochus Epiphane. A côté de la Loi, elles formèrent jusqu'à l'avènement du christianisme, l'un des points cardinaux du judaïsme.

Elles ont puissamment contribué à la révolte des Juifs contre les Romains, cette lutte si inégale, qui entraîna la ruine politique des premiers. Elles ont cependant beaucoup varié, non seulement à travers le temps, mais aussi d'un milieu à l'autre. Comme les Juifs ont toujours accordé l'importance majeure à la pratique de la Loi, ils toléraient une assez grande liberté à ce sujet, comme touchant les idées doctrinales en général.

Dans ces espérances, deux courants principaux doivent être distingués : l'un nationaliste et populaire, annonçant l'anéantissement des peuples païens et la restauration d'Israël dans la Palestine, sous le sceptre d'un glorieux descendant de David ; l'autre d'une tendance universaliste, embrassant le monde entier, se livrant à des spéculations cosmologiques, ayant un caractère transcendant prononcé. Le premier de ces courants remonte jusqu'aux anciens prophètes ; l'autre est de date plus récente. Après avoir existé quelque temps côte à côte, ils se sont mêlés de différentes manières. Il y a lieu de considérer d'abord séparément cette double phase de l'eschatologie et du messianisme juifs et ensuite leurs diverses combinaisons.

I. LE RÈGNE DE DIEU TRADITIONNEL

L'ancienne attente d'Israël s'exprime d'abord dans la notion de la *malkout* de Yahvé, qui se rend le mieux par règne de Dieu et non par royaume de Dieu. En parlant de la malkout, les Juifs songeaient avant tout au premier et non au second. En un sens, Dieu règne toujours. Mais ce règne était depuis longtemps éclipsé par la domination étrangère sur Israël, le règne de Yahvé étant, dans l'opinion antique, inséparable du règne et de la domination de son peuple. Par celle-ci il devait donc être pleinement et définitivement établi et manifesté aux yeux du monde entier. La malkout de Dieu désigne principalement ce règne définitif ; elle a, par conséquent, un sens eschatologique prononcé. Ce règne était appelé règne de Dieu, non seulement parce qu'il ferait éclater et triompher la souveraineté absolue de Dieu, mais aussi parce que Dieu lui-même le fonderait par sa grande puissance. Il n'était en effet pas conçu comme un simple développement de l'état actuel des choses, mais, sous

beaucoup de rapports, comme une ère toute nouvelle. S'il devait être aussi le règne d'Israël, on n'eut guère l'idée que celui-ci dût y contribuer directement ; on pensait que ce serait l'œuvre de Dieu et non celle des hommes. Le peuple n'avait qu'à être vraiment fidèle pour hâter l'avènement merveilleux du règne de Dieu.

Les Juifs ayant toujours cru que, sous ce régime, ils jouiraient de la domination du monde entier, s'attendaient donc à l'anéantissement des puissances qui détenaient cette domination et entravaient la leur. Voilà pourquoi, aux différentes périodes de leur histoire, ils espéraient aussi toujours la fin prochaine du peuple ou des peuples qui occupaient le premier plan sur la scène du monde et empêchaient Israël d'arriver au rang qui devait lui revenir en sa qualité de peuple élu et privilégié par droit divin. C'était là une partie intégrante des espérances messianiques juives.

Le Messie n'y joue toutefois pas le rôle principal, comme on l'a souvent cru. Dans beaucoup de prophéties eschatologiques, il ne brille que par son absence ou son rôle est bien effacé. Il avait sa place naturelle dans l'ancienne prophétie, annonçant la restauration d'Israël sous le sceptre d'un roi davidique. Mais cette attente s'affaiblit déjà à cause de l'indignité d'un grand nombre de rois de la maison de David. Après l'exil, où cette maison disparut de l'histoire, l'eschatologie juive s'élargit peu à peu jusqu'à embrasser le monde entier. Ces circonstances ne furent pas favorables au messianisme traditionnel. Sous le règne des Asmonéens, issus d'une famille sacerdotale, on eut même l'idée qu'un prince de cette nouvelle dynastie occuperait le trône messianique. La tribu de Lévi tendit alors à éclipser celle de Juda. Mais ces vues nouvelles ne s'enracinèrent pas dans la masse du peuple. L'ancienne attente avait en effet son point d'appui dans l'Ecriture, qu'on lisait publiquement et en particulier. Puis le règne des Asmonéens dura peu et se termina si lamentablement que cette concurrence faite au glorieux règne et à l'illustre maison de David, tant idéalisés, n'était que fort passagère. Nous en trouvons l'une des meilleures preuves dans les Psaumes de Salomon (ch. XVII et XVIII), qui opposent le Messie davidique au règne des Asmonéens.

Ici, nous apprenons en outre assez bien comment on se repré-

sentait ce Messie et son règne, dans certains milieux juifs, peu de temps avant l'ère chrétienne. D'après ces psaumes, le Messie doit vaincre les païens et les chasser de la Palestine. Il doit purifier le pays par l'éloignement des impies, régner sur un peuple saint et ne pas y tolérer l'injustice. De sa résidence, fixée à Jérusalem, il dominera tous les peuples. Il recevra leur tribut. Il s'appuiera sur Dieu et non sur de puissantes armées. Il frappera en outre la terre par la parole de sa bouche. Il sera rempli de l'Esprit de Dieu et sans péché. Il sera fort dans la crainte de Dieu. Il tiendra les peuples païens sous son joug et glorifiera ainsi Dieu, dans le monde entier. Il jugera les tribus d'Israël. Aucun étranger ne devra habiter parmi celles-ci. Dieu lui-même sera au fond leur roi, ainsi que celui du Messie.

Comme les Psaumes de Salomon furent composés par le parti pharisien, dont les idées dominaient de plus en plus le peuple juif, nous avons là le portrait du Messie tel qu'il fut conçu par la plupart des Juifs palestiniens, vers le commencement de l'ère chrétienne. Ces traits reviennent du reste le plus souvent dans d'autres écrits juifs. On y conçoit généralement le Messie comme un roi qui règne en Palestine. Sa domination sur les autres peuples aura simplement pour but de procurer la sécurité et la gloire au peuple élu. Il sera uniquement le roi de son peuple. Dans quelques rares écrits hellénistes seulement, on fait du Messie le Prince de la paix pour toute la terre. Quelquefois aussi Dieu est censé vaincre les ennemis, en sorte que le Messie n'a qu'à régner. En somme, l'image populaire du Messie conserve l'ancien caractère national et politique. On attribue au Messie le talent de régner, la gloire militaire et le pouvoir royal, ainsi que toutes les vertus morales. Il sera juste, puissant et revêtu de l'Esprit de Dieu. Mais on ne voit guère en lui un être transcendant, ni un nouveau révélateur ou un rédempteur. A côté de son titre de Messie ou d'Oint, il porte celui de Fils de David, rarement celui de Fils de Dieu ; et ce dernier titre est simplement synonyme de Messie ou de Christ, il n'élève point le Messie au-dessus de l'espèce humaine.

Il ressort de ce qui précède qu'à ce point de vue le règne de Dieu et le royaume messianique avaient un caractère national et particulariste évident. Rarement l'horizon s'étend au-delà de ces limites étroites. Dans les milieux populaires de la Pales-

tine, d'où Jésus et les premiers chrétiens ou judéo-chrétiens sont sortis, on se contentait généralement de la perspective d'un état de justice et de prospérité dans ce pays. On ne s'occupait guère des autres peuples que pour faire ressortir leur impuissance à compromettre davantage le bonheur du peuple élu. On parle fort peu de la conversion finale des peuples païens. Le plus souvent on les considère comme de simples vassaux, tributaires du peuple juif, obligés d'apporter leurs offrandes à Jérusalem et de rendre ainsi hommage au Dieu d'Israël. D'un autre côté, on accorde une grande importance à la pureté du pays, débarrassé de tout élément souillé, païen, étranger. Les païens pourront bien venir à Jérusalem y porter leurs dons et y offrir leurs hommages, mais ils n'auront pas le droit de s'établir dans le pays. Par contre, les Israélites disséminés dans le vaste monde devront revenir en Palestine. C'était là un trait essentiel des espérances juives. Le relèvement splendide de Jérusalem et du temple figurait aussi dans ce tableau.

Le règne messianique devra en général inaugurer, sous tous les rapports, un état de choses merveilleux et idéal : la terre sera d'une fertilité extraordinaire ; toute maladie disparaîtra ; il n'y aura plus de souffrance ; la joie règnera partout ; on vivra un millier d'années et engendrera de nombreux enfants ; les femmes n'auront plus aucune douleur d'enfantement ; les richesses seront abondantes ; les animaux sauvages seront apprivoisés ; la manne tombera de nouveau du ciel, comme au désert. On voit combien toutes ces espérances étaient purement terrestres.

La note religieuse et morale n'en était pas absente, mais assez rare. On dit que Dieu habitera parmi son peuple, comme un père parmi ses enfants. Mais plus souvent on parle de la venue de Dieu pour exercer le jugement. On supposait d'habitude que le nouvel Israël serait saint et juste ; il est cependant caractéristique qu'on le dise relativement peu et qu'on accentue beaucoup plus la gloire, la prospérité et le bonheur extérieurs du nouveau peuple de Dieu. Au reste, la sainteté de celui-ci devait être principalement atteinte, non par la régénération morale, mais par la destruction des méchants. On ne ressentait pas la moindre compassion pour ces derniers, mais plutôt de la joie de voir que la vengeance divine pourra enfin s'exercer et obte-

nir satisfaction. La gloire de Dieu dominait tellement les esprits que les faibles mortels ne comptaient guère devant lui et pouvaient lui être sacrifiés sans pitié ni merci.

II. LES ESPÉRANCES APOCALYPTIQUES

Si les espérances dont nous venons de parler répondent le mieux à celles des anciens prophètes et de la masse du peuple juif, les vues apocalyptiques sont un produit plus récent et moins populaire. Ce genre apparaît déjà dans le livre de Joël, dans Esaïe XXIV-XXVII et dans Zacharie XII-XIV ; mais il n'atteint son plein épanouissement que dans le livre de Daniel, dans l'Apocalypse de Jean, dans quelques autres parties du Nouveau Testament et dans un certain nombre d'apocalypses non canoniques. Ici figurent de nouvelles conceptions, plus transcendantes, plus universalistes et plus individualistes que celles de l'eschatologie traditionnelle. A l'intérêt national vient se joindre un intérêt cosmique ou mondial. Aux espérances purement terrestres se substituent des espérances célestes. Les aspirations religieuses et morales occupent une place plus large, en même temps qu'elles deviennent plus vives et plus intenses. La grande préoccupation n'est plus seulement l'avenir du peuple d'Israël collectif, mais aussi celui des fidèles individuellement. Les nouvelles idées se mêlent souvent aux anciennes d'une manière confuse et disparate. Les deux courants ont exercé une grande influence sur Jésus et les apôtres, ce qui prouve que chacun avait pénétré dans les masses, bien qu'à des degrés divers.

Tandis que les anciennes espérances nationales trouvent leur centre dans la notion de la malkout ou du règne de Dieu, les prédictions apocalyptiques ont pour pivot la notion du « monde à venir », opposé au monde présent, la distinction entre deux éons tout différents. L'ancienne prophétie opposait sans doute aussi l'état actuel des choses à celui qui devait venir. Mais il n'y avait pas entre les deux une véritable solution de continuité ; il y avait une simple évolution, une transformation de ce monde imparfait en un monde parfait. Les apocalypses, au contraire, annoncent que ce monde sera remplacé par un monde tout nouveau. Elles cherchent en outre à expliquer la raison de ce chan-

gement, en se livrant à des spéculations à perte de vue sur l'histoire passée et future, sur le cours du monde entier. Elles veulent ainsi concilier toutes les misères existantes avec la foi à la Providence. Ces spéculations donnent donc aux espérances messianiques une plus grande valeur religieuse et les élèvent à un niveau supérieur.

Comment l'ancienne eschatologie, restreinte à Israël et à la Palestine, est-elle devenue l'eschatologie de l'humanité et du monde entier? Plusieurs causes y ont contribué. La notion du monde n'apparaît encore guère dans l'Ancien Testament, dont l'horizon géographique et autre est fort borné. Le particularisme national y domine trop les esprits. Plus tard, au contraire, on eut quelque sens de l'univers et de l'histoire du monde. L'apocalyptique voit dans l'histoire du passé un seul tout, et elle s'intéresse vivement aux phénomènes du ciel et de la terre. Puis la notion juive de Dieu diffère beaucoup de celle de l'ancien Israël, simplement monolâtre et non monothéiste. Autrefois on pensait que Yahvé s'occupait exclusivement de son peuple particulier, les autres peuples n'entrant en ligne de compte que dans l'intérêt de celui-ci, tandis que le judaïsme professait le monothéisme absolu. Comment admettre encore que le seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, dominateur du monde entier, restreignît son action à Israël et à la Palestine? Enfin, par la dispersion de beaucoup de Juifs dans tout le monde civilisé et par la mission qu'ils entreprirent, fut ouverte la porte d'enceinte du judaïsme, d'abord entièrement fermée pour l'étranger. Au lieu de rester séparés du reste du monde par une barrière nationale infranchissable, les Juifs finirent par former une Eglise qui admettait dans son sein un grand nombre de prosélytes. Quiconque adhérait à la Loi était le bienvenu, abstraction faite de sa nationalité. La piété devenait très personnelle et n'était plus avant tout une question de race ou un simple héritage des pères. Cet individualisme engendra l'universalisme et fut corroboré par lui. C'était un immense progrès sur l'étroitesse du passé.

Comment en outre le judaïsme est-il arrivé à l'idée de la substitution d'un monde nouveau à l'ancien? Il eut, sous bien des rapports, un idéal plus élevé que l'Israël des temps jadis, en sorte que ce monde lui paraissait d'autant plus imparfait.

Puis l'œuvre de la création semblait altérée sous l'influence des démons et de la méchanceté humaine. La terre, en particulier, était souillée par une foule de méfaits; le péché y était comme enraciné; et elle avait été le théâtre de tant de maux. Sa disparition n'était-elle pas indispensable pour assurer vraiment le triomphe de la vertu et le bonheur des justes? Une création nouvelle n'était-elle pas de rigueur dans ces conditions? De plus, la tendance dualiste et le pessimisme avaient pris le dessus parmi les Juifs; et d'autre part, ils n'étaient pas capables de concevoir le royaume de Dieu d'une manière purement spirituelle ou intérieure. Pour toutes ces raisons, ils aspiraient au remplacement de ce monde par un monde nouveau et meilleur. L'homme actuel étant périssable, on trouvait aussi tout naturel qu'il en fut de même de la terre qu'il habite et qui passait pour le centre du monde.

Au livre de Daniel revient le mérite d'avoir ouvert cette nouvelle perspective. La première période du monde y est symbolisée par le règne de plusieurs monstres sortis du fond de la mer, règne qui sera remplacé par celui des saints du Très-Haut venant du ciel. Les deux périodes sont absolument opposées l'une à l'autre; aucun lien n'existe entre elles. La méchanceté va même en augmentant, dans la première, jusqu'à ce qu'elle atteigne son point culminant et aboutisse au jugement, qui y met fin, pour que le nouvel ordre de choses puisse remplacer l'ancien. D'autres apocalypses ajouteront toutes sortes de détails à ce premier jet; mais les grandes lignes de celui-ci seront maintenues dans toutes. On y fixera la période du premier éon à une durée plus ou moins longue. Le second éon est invariablement considéré comme éternel. Tout l'enseignement du Nouveau Testament est dominé par la distinction de ces deux mondes.

Ces vues apocalyptiques, quelque singulières qu'elles paraissent au premier abord, à cause de la forme bizarre qu'elles ont revêtue, n'ont pas été sans exercer, à bien des égards, une heureuse influence sur la piété juive ordinaire, beaucoup trop terre à terre. Elles lui ont donné de l'élan et ont élargi son horizon. Elles ont beaucoup contribué à répandre l'idée d'un monde invisible et éternel, indépendant du temps et des circonstances extérieures. Voilà ce qui a préparé la distinction chrétienne si

importante entre le monde présent et le monde à venir, entre cette vie et la vie future. Le grand problème des maux de l'existence humaine, qui a tant préoccupé et tourmenté les penseurs hébreux, à partir de l'exil, fut ainsi résolu par la conviction que ces maux n'existent que dans le premier éon et passagèrement, tandis qu'ils disparaîtront finalement et pour toujours.

III. DÉTAILS APOCALYPTIQUES

L'apocalyptique ne se contenta point de ces traits essentiels de la nouvelle espérance, mais en ajouta d'autres, dont les principaux méritent d'être relevés. Elle se mit à déterminer exactement quand l'ère messianique commencerait et à décrire celle-ci jusque dans les moindres détails, bien que, fréquemment, à mots couverts et dans un langage symbolique ou mystérieux.

Daniel déjà a calculé le moment précis de l'ère nouvelle, en transformant les 70 ans de Jérémie en autant de semaines d'années (ch. IX). D'autres ont fait des calculs différents, aboutissant à 5 000, 6 000, 7 000, 10 000 ans pour la durée totale du monde présent. Ces calculs reposent sur l'idée que, dans le plan de Dieu, tout a son temps fixé à l'avance et que ce plan a été révélé à certains hommes privilégiés, Daniel, Moïse, Hénoch et d'autres. Ils doivent donner aux prédictions apocalyptiques une certitude d'autant plus grande.

On divisait aussi tout ce long espace de temps en plusieurs périodes. Chez Daniel déjà, nous en trouvons quatre, marquées par les quatre bêtes connues. D'autres divisions ont été successivement proposées. On a également émis l'idée que Dieu seul connaît la durée du monde actuel ou qu'il peut l'abréger, ou bien qu'elle dépend de la repentance du peuple juif. De tout temps, on pensait que l'ère messianique était plus ou moins rapprochée. Souvent même, on la croyait imminente.

Avant l'arrivée des temps nouveaux, il faut que le passé soit ébranlé jusque dans les fondements. Un éon ne peut pas faire place à un autre sans produire des angoisses mortelles et des douleurs d'enfantement. Immédiatement avant la fin il y aura donc encore une crise formidable, comme il n'y en a jamais

eu. Ce sont les douleurs messianiques. Ces douleurs sont tantôt une oppression particulière du peuple juif, tantôt des phénomènes étranges embrassant le monde entier. On s'en occupait d'autant plus que c'étaient en même temps des signes précurseurs de la fin, attendue avec impatience par les fidèles.

Pour le peuple juif, ce temps de détresse consistera principalement dans un dernier assaut de la puissance païenne dirigé contre lui et son Dieu, pour les anéantir si possible. Sous ce rapport, le passage d'Ezéchiel, ch. XXXVIII et XXXIX, a servi de type. Cet assaut se brisera toutefois contre Jérusalem. Les Juifs éprouvaient une grande satisfaction à penser que tous leurs ennemis périraient finalement ainsi. On décrivait cette scène avec une prédilection marquée et sous les couleurs les plus diverses. Outre cela, on parlait de calamités universelles. Tous les habitants de la terre devaient en souffrir. Ce sont la maladie, la misère, la famine, des incendies, un trouble des esprits, une épouvante générale. Les démons exerceront leur pouvoir sans frein, des voix se feront entendre, de fausses prophéties et des songes trompeurs égareront les hommes, il règnera un désordre complet et universel, tous les malheurs imaginables atteindront les habitants de la terre.

Comme les maux, le péché arrivera de même à son comble. L'injustice dépassera toutes les bornes, comme avant le déluge. Tous les vices seront déchaînés à la fois et augmenteront à chaque instant. La vérité et la foi disparaîtront, le mensonge triomphera, la raison et la sagesse se cacheront. Il faut que la mesure du péché soit pleine, et en Israël et dans le monde entier. Parmi les fidèles les apostasies se multiplieront, la Loi sera méconnue, les synagogues se transformeront en maisons publiques, la crainte de Dieu sera méprisée, la sagesse des docteurs ne produira que du dégoût.

Un indice particulier des derniers temps sera aussi une perturbation totale dans le cours des astres, dans la nature en général et dans la vie humaine. La création entière sera ébranlée. Il y aura un nouveau chaos universel. Le soleil, la lune et les autres astres, ainsi que les années et les saisons, suivront un cours irrégulier. De sinistres signes paraîtront au ciel. Celui-ci n'enverra pas de pluie ; la terre restera stérile. Il se produira prodige sur prodige, les frayeurs seront incessantes, il se pas-

sera des choses inouïes : du sang suintera des arbres et des rochers, des pierres crieront, il y aura des avortements extraordinaires, des enfants ressembleront à des vieillards. Dans la vie humaine, l'honneur se transformera en honte, la force en faiblesse, la beauté en laideur. Les malfaiteurs domineront, les insensés auront le verbe haut et les sages se tairont, les amis se combattront, les plus proches parents s'entr'égorgeront, tous les habitants de la terre se feront la guerre, toutes les furies seront déchaînées.

Le dualisme perse, qui pénétrait le judaïsme, contribua à ces descriptions fantastiques et pessimistes. Sous cette influence, on était arrivé à la conviction que le monde actuel était mauvais et dominé par des puissances infernales. De là l'idée que la fin du monde était inséparable d'un jugement où Dieu châtierait et anéantirait ces puissances. Ce châtiment est quelquefois présenté comme une victoire que Dieu remporte sur des monstres, à l'instar de ce qu'on voit dans le livre de Daniel. Un dragon redoutable joue surtout un grand rôle dans les apocalypses, comme adversaire de Dieu et de son règne. Quelquefois aussi, il est question d'anges déchus ou d'astres tombés, qu'il s'agit de vaincre ou de châtier, comme une espèce de démons qui exercent leur funeste pouvoir sur la terre. On s'imagine que tous les démons sont soumis à un seul chef, que Dieu devra vaincre à la fin des jours. Il est appelé Satan, Diable, Béliar ou Bélial, et paraît être à la tête d'un vaste empire démoniaque. Tandis que ce dualisme occupe une large place dans le Nouveau Testament, le rabbinisme l'abandonna de nouveau dans la suite. Mais, pendant assez longtemps, Juifs et chrétiens en étaient également dominés et considéraient surtout l'empire romain comme l'œuvre du Diable.

En partant de là, on s'explique sans peine une figure qui n'appartient qu'au judaïsme postérieur et qui a joué un grand rôle dans l'eschatologie chrétienne, celle de l'Antéchrist. Celui-ci n'est autre que le Diable incarné dans un homme qui lui sert d'instrument, pour faire une dernière opposition à Dieu et au Messie, et qui est conçu soit comme un souverain tyrannique, soit comme un faux prophète. Dans le livre de Daniel. Antiochus Epiphane apparaît déjà comme une espèce d'Antéchrist, bien qu'il ne porte pas ce titre. Ce roi persécuteur y est présenté

comme un tyran des derniers temps, revêtu de forces surnaturelles et opposé au règne de Dieu. Plus tard, l'empereur Néron fut réellement identifié avec l'Antéchrist. Quand on faisait de celui-ci un prophète, on supposait qu'il établirait sa domination par de faux signes et miracles.

Dans l'ancienne eschatologie, le jugement de Dieu ou le jour de Yahvé était d'abord dirigé contre les ennemis d'Israël ; plus tard, il fut aussi une menace contre les Israélites infidèles. Quand l'apocalyptique eut partagé le cours du monde en deux éons différents, le jugement devait s'exercer contre toutes les puissances terrestres et célestes, opposées à Dieu, y compris Satan et l'Antéchrist. Par suite de ce grand changement eschatologique, le jugement dut aussi prendre un autre caractère. Autrefois, Yahvé, Dieu des armées, regardé comme un vaillant guerrier, était censé frapper ses ennemis et ceux de son peuple par l'épée ou par le feu du ciel. Dans l'apocalyptique, Dieu devient un véritable juge, assis sur un trône, entouré de myriades d'anges, ayant dans sa main une balance, pour juger de la valeur des actions humaines et autres. Et devant lui, il y a des livres ouverts dans lesquels sont inscrites ces actions ou consignés les noms de ceux qui sont destinés soit à la vie soit à la mort. Le point de départ de cette nouvelle conception se trouve aussi déjà dans le livre de Daniel (VIII, 9-12).

Une autre innovation doit encore être mentionnée ici. Dans l'ancien Israël, il n'est jamais question ni de la résurrection des morts ni de l'immortalité de l'âme. On ne croyait pas précisément que tout fût fini avec la mort, mais que les trépassés menaient une vie d'ombre, morne et triste, dans le séjour des morts, où bons et méchants étaient réunis indistinctement. Quant à la rémunération des actions humaines, on était persuadé qu'elle avait lieu sur la terre. Dans le livre de Daniel, l'idée de la résurrection des morts apparaît nettement pour la première fois, dans la littérature juive parvenue jusqu'à nous ; elle est appliquée aux seuls Israëlites, fidèles ou infidèles, et non à tous les hommes (XII, 2 et 3). Elle semble née d'un besoin d'équité à l'égard des justes décédés, surtout des martyrs morts pour leur foi à l'occasion des persécutions d'Antiochus Epiphane. On ne pouvait pas admettre qu'ils fussent exclus du salut messianique, qu'on croyait imminent, ni que les apostats

échapperaient au châtiment mérité. Cette nouvelle doctrine se répandit rapidement parmi les Juifs et alla s'élargissant, de sorte que, finalement, on crut à la résurrection de tous les morts et au jugement de tous. La pensée que les justes seuls ressusciteraient conserva pourtant aussi ses partisans. D'autres, comme les sadducéens, continuèrent à rejeter la foi à la résurrection des morts.

Le monde nouveau se présente évidemment sous un jour tout autre, quand il est inauguré par la résurrection des morts, comme le pensaient la plupart des Juifs du temps de Jésus. Il devient vraiment nouveau. Le jugement peut aussi s'appliquer à tous les hommes, les vivants et les morts, être à la fois individuel et universel, au lieu d'avoir un caractère purement national et particulariste, comme autrefois. Enfin c'est l'individu qui est pris en considération et non plus seulement la collectivité, le peuple d'Israël, comme c'était surtout le cas dans les anciens temps. Dès lors le jugement prend un caractère plus éthique et exerce une influence morale d'autant plus efficace.

IV. LE MESSIE APOCALYPTIQUE

Dans les apocalypses, le Messie roi ou Fils de David n'a plus de place. Le jugement, qui y joue un grand rôle, est le plus souvent attribué à Dieu. Aussi la figure du Messie disparaît dans plusieurs d'entre elles, comme elle ne brille d'ailleurs plus que par son absence dans nombre d'anciens oracles. Mais un nouveau personnage messianique apparaît dans celles-là, celui qu'on appelle le Fils de l'homme. Nous rencontrons déjà le nom dans le livre de Daniel, mais sans doute pas encore la chose ; car il semble y désigner symboliquement les saints du Très-Haut, les Juifs, auxquels le royaume messianique est destiné, ou l'ange Michel, patron d'Israël (1). Bientôt cependant ce titre est appliqué au Messie. Celui-ci est aussi appelé le Juste, l'Elu, le Fidèle. Si ces noms sont nouveaux il en est de même du personnage qu'ils désignent et qui n'est plus issu de David. Ce n'est plus même un être terrestre, mais céleste. Il

(1) Chapitre VII, 13 et suiv. Comp. BERTHOLET, *ouv. cité*, p. 221-223.

préexiste dès avant la fondation du monde. Cela est naturel, car le point de vue transcendant de l'apocalyptique qui a fait du Messie un être céleste, a transformé pareillement tout ce qui se rapporte au royaume de Dieu et celui-ci lui-même. Tout le monde nouveau y a pris un caractère céleste et préexistant et viendra du ciel, parce que le monde présent, déchu et soumis à la puissance du Diable, doit disparaître.

L'idée de la préexistence du Messie a entraîné celle qu'il peut être caché et inactif, avant d'entreprendre son ministère. On en a conclu que Jésus aussi a d'abord été un Messie caché pendant sa vie terrestre, ou même après cela, auprès de Dieu, pour ne devenir le Messie effectif et manifeste qu'à son retour du ciel. La masse du peuple pensait que le Messie se ferait surtout connaître par des miracles. D'après les apocalypses, il se révélera déjà par sa venue. L'idée la plus répandue était qu'il reviendrait sur les nuées du ciel et d'une manière inattendue. Aussi compare-t-on sa venue à l'apparition d'une étoile ou d'un éclair. On différait d'opinion sur la question de savoir à quel moment du grand drame eschatologique le Messie apparaîtrait sur la scène. Sera-ce pour exercer le jugement et vaincre les ennemis ou après que Dieu aura fait cela ? Sur cette question et d'autres semblables, nous rencontrons des opinions fort différentes. Mais tout le monde est d'accord que le Messie, quelque glorieux qu'il soit, est entièrement subordonné à Dieu.

Ces spéculations messianiques des apocalypses juives sont tout à fait étrangères à l'ancienne pensée israélite et ne peuvent guère s'expliquer que par une influence étrangère. Le titre de Fils de l'homme en lui-même présente déjà une grande difficulté. C'est probablement une traduction trop littérale d'un araméisme qui doit simplement être rendu par « l'homme ». Or, si tels sont le sens et l'origine de ce titre messianique, il est probable qu'il a pour point de départ la notion de l'homme primitif ou du prototype humain, qui joue un grand rôle dans les religions antiques dont les Juifs ont subi l'influence. Une confirmation de cette hypothèse semble être l'idée paulinienne du second Adam, qui est Christ et qui engendre une nouvelle humanité, en opposition au premier Adam. Le titre de Fils de l'homme peut ainsi fort bien être un emprunt perse, comme le Logos, identifié avec le Christ par le quatrième Evangile, est un em-

prunt grec. Les deux ont exercé une grande influence sur la christologie. Ces figures transcendantes et surhumaines répondaient en effet bien mieux à la tendance dogmatique de la théologie chrétienne que celle du Fils de David, avec son caractère national et politique. Mais on voit par là que la christologie traditionnelle, au sujet de laquelle on s'est tant divisé dans l'Eglise et qui a toujours été considérée comme base fondamentale de la vraie foi, est loin d'être un pur produit de la révélation divine.

Les Juifs, assez libres au point de vue doctrinal, si nous faisons abstraction du monothéisme, leur dogme essentiel, avaient du reste encore d'autres idées originales relativement au règne messianique. Ils pensaient qu'Elie, sans péché comme le Messie, jouant le rôle d'intercesseur de son peuple auprès de Dieu, reviendrait du ciel à la fin du monde, pour apaiser la colère divine au moment du jugement et remplir d'autres fonctions en vue de la réalisation de l'œuvre du salut. L'histoire biblique représentant Elie enlevé au ciel sans passer par la mort, après avoir fait triompher, avec éclat, le yahvisme sur l'idolâtrie de son temps, suggérait facilement l'idée que ce grand prophète redescendrait du ciel, comme il y était monté, et exercerait une seconde fois son pouvoir extraordinaire pour procurer la victoire à la cause de Dieu.

Se basant sur le Deutéronome (XVIII, 15 et 16), l'école d'Alexandrie faisait jouer à Moïse un rôle messianique. Philon, qui ne parle presque jamais du Messie, abonde surtout dans ce sens. Car au Logos, qui occupe une si large place dans son système philosophique, il n'assigne aucun rôle messianique ; et quand il parle du Messie, il le fait dans un sens tout populaire et traditionnel. Les fonctions messianiques de Moïse s'expliquent sans peine. L'histoire sainte lui attribue la délivrance d'Egypte et la promulgation de la Loi. Plus celle-ci gagna en autorité, plus le prestige de Moïse allait grandissant. On finit donc par penser, non seulement qu'un prophète semblable à Moïse viendrait concourir à l'œuvre du salut, comme le passage mentionné du Deutéronome semble le faire entendre, mais qu'il serait lui-même le Sauveur. Les Samaritains nourrissaient aussi cette attente. Moïse ayant sauvé son peuple une première fois, on présuma qu'il pourrait le mieux lui procurer le salut final. On rencontre aussi l'opinion que, dans ce but, Moïse et Elie reviendront en

même temps. Quelquefois on leur associe aussi Jérémie, supposé, lui aussi, sans péché. Israël ayant son ange protecteur, Michel, on crut devoir lui faire également une part dans l'œuvre du salut.

Si celle-ci est attribuée à Dieu seul, dans un grand nombre d'écrits juifs, anciens et récents, qui font complètement abstraction du Messie, on voit que d'autres courants existaient à ce propos, que d'autres personnages que le Messie ordinaire passaient pour des sauveurs ou messies. Voilà pourquoi de faux messies pouvaient si facilement s'élever parmi les Juifs. Ces conceptions messianiques différentes montrent que, pour saisir la conscience messianique de Jésus, il ne suffit pas d'établir qu'il a cru être le Messie. Il s'agit encore de savoir quel Messie il a voulu être. Les deux notes extrêmes, dans cette gamme d'opinions, c'est le Messie purement humain, terrestre et national, et le Messie tout céleste et éternel ; mais entre les deux avis radicalement opposés, il y avait beaucoup de conceptions intermédiaires, fort diversement nuancées ou combinées. Outre les différents milieux, les différentes conjonctures politiques ou d'autres circonstances extérieures ont aussi influé sur la notion du Messie et sur d'autres traits eschatologiques. Aussi quand les Juifs étaient opprimés et souffraient d'une grande détresse nationale, comme sous Antiochus Epiphane ou sous les procurateurs romains, leur plus ardent désir était de voir surgir un libérateur politique ou de voir arriver la fin du monde dans un avenir rapproché. Dans des temps calmes, un autre Messie, plutôt législateur ou prophète, pouvait suffire, et l'on s'accommodait sans peine d'une prolongation de la durée du monde.

On s'est demandé souvent si le judaïsme professait la foi à un Messie souffrant, expiant les péchés du monde. A cette question, les uns ont répondu affirmativement et les autres négativement. Une étude approfondie du problème prouve que ces derniers ont raison. Avant l'ère chrétienne, en tout cas, on ne trouve pas chez les Juifs la moindre trace certaine de cette foi. Ils croyaient, au contraire, généralement que le Messie triompherait aisément de ses ennemis et qu'il serait tout aussi heureux que ceux qui participeraient à son règne glorieux. Si le rabbinisme postérieur s'est placé quelquefois à un autre point de vue, l'influence de la doctrine chrétienne n'y aura pas été étrangère.

V. LE RÈGNE MILLÉNAIRE

Nous avons distingué l'eschatologie et le messianisme israélites anciens, qui ne furent jamais complètement rejetés au sein du judaïsme, de l'eschatologie et du messianisme apocalyptiques, qui sont de date beaucoup plus récente. Mais cette démarcation n'existe pas dans les écrits juifs eux-mêmes. Les deux courants s'y mêlent au contraire à tel point que des vues contradictoires s'y rencontrent souvent côte à côte. On sait que, dans le Pentateuque et dans d'autres livres de l'Ancien Testament, des récits parallèles, mais puisés à des sources différentes, sont fréquemment juxtaposés, tout en ne s'accordant point. Cette tendance à ne rien laisser perdre de la tradition, se retrouve dans la littérature juive. On y adopte les nouvelles doctrines messianiques ou eschatologiques, sans sacrifier les anciennes, sanctionnées par l'Ecriture. A un moment donné, on se rendit pourtant compte des divergences en question et l'on sentit le besoin d'y mettre un peu d'ordre. Mais en vertu du conservatisme invétéré qui vient d'être signalé, on se garda bien de procéder par élimination. Au lieu de sacrifier les anciens éléments en question aux nouveaux, qui avaient obtenu le dessus dans beaucoup de milieux particulièrement influents, et qui étaient complets par eux-mêmes, on eut recours à l'idée d'un règne limité du Messie, placé entre le monde actuel et le monde futur, afin de faire cadrer, tant bien que mal, la tradition avec les innovations apocalyptiques. On aboutit ainsi au règne millénaire.

N'oublions pas que, d'après l'opinion primitive, le Messie devait être un véritable homme, fils de David, mortel et se trouvant simplement à la tête d'une nouvelle dynastie davidique, plus puissante, plus glorieuse et plus parfaite que l'ancienne. Comment concilier cette conception avec la notion d'un Messie tout céleste, préexistant et éternel ? Si l'on ne voulait pas sacrifier l'une à l'autre, il fallait les juxtaposer et recourir pour cela à quelque subterfuge. C'est ainsi que fut imaginée l'idée d'un règne messianique intermédiaire, qui figure plus ou moins nettement dans plusieurs écrits juifs et qui est exposée le plus clairement dans le quatrième livre d'Esdras.

L'auteur de cette apocalypse limite le règne du Messie à 400 ans. Déjà une ancienne tradition juive avait fixé la durée du monde à six mille ans : deux mille avant la Loi, deux mille sous la Loi et deux mille sous le Messie. De même, à partir d'un certain moment, on se mit à attribuer au Messie un simple règne préparatoire et intermédiaire, précédant le nouvel éon. C'est précisément ce que fait l'apocalypse d'Esdras. Suivant elle, le Messie, après avoir régné quatre siècles, mourra avec tous les hommes vivants. Ensuite seulement, le monde actuel disparaîtra. Il y aura sept jours de silence complet, comme à l'origine, avant la création. Puis le monde nouveau commencera, tous les hommes ressusciteront et Dieu procèdera au jugement universel (ch. VII, 26 et suiv.). La conséquence en sera qu'il y aura une double résurrection : celle des justes, à l'avènement du Messie, avec lequel ils vivront ou règneront même, dans son royaume; puis la résurrection universelle, après le règne messianique.

Nous sommes donc ici en face de trois périodes du monde, au lieu de deux. Et la grande démarcation se trouve, non entre le monde actuel et le monde messianique, mais entre celui-ci et l'état final ou éternel des choses. Le règne messianique est à la fois réduit à quelques siècles et tout provisoire ; c'est un pur intermède. Il est clair qu'on aurait pu s'en passer et qu'on l'aurait fait, si la tradition ne l'avait pas imposé. Les pouvoirs du Messie sont également bien amoindris, non seulement quant à la durée, mais aussi considérés en eux-mêmes. Le jugement se fait en dehors de lui, puisqu'il se place après le règne messianique ; Dieu seul y procède. Le Messie fait, pour ainsi dire, encore partie du premier éon et n'a aucun rôle à jouer dans le second. Ses fonctions sont bornées à la période nationale. Il ressuscitera évidemment avec les justes et aura part au salut final. Mais il n'aura plus alors à remplir aucune fonction spéciale, parce qu'il n'y aura plus de gouvernement terrestre à exercer ni d'ennemis à combattre, mais rien que des élus bienheureux. Dieu sera alors tout en tous, après que le Messie aura terminé sa mission temporaire et remis son pouvoir entre les mains de l'unique Maître souverain du monde (I Corinthiens XV, 23-28).

Dans l'Apocalypse de Baruch s'exprime un point de vue semblable (ch. XXIX et XXX). D'après elle, le Messie apparaîtra sur

la terre vers la fin de ce monde. Le béhémoth et le léviathan, deux monstres gardés depuis leur création au fond de la mer, en sortiront pour servir de nourriture aux hommes survivants. Outre cela, les fruits de la terre seront dix mille fois plus abondants que maintenant : chaque cep de vigne aura mille sarments, chaque sarment aura mille raisins, chaque raisin aura mille grains et chaque grain produira un cor de vin. Ceux qui avaient eu faim auparavant, seront dans l'abondance. Ils verront des miracles chaque jour. Dieu enverra des vents, des nuages et de la rosée favorables à la réussite des fruits de la terre. La manne tombera de nouveau du ciel. Ceux qui vivront à la fin des temps, en mangeront pendant des années. Et lorsque cette ère sera achevée, le Messie retournera dans la gloire céleste. Alors ceux qui sont morts pleins d'espoir en lui ressusciteront. Les âmes des justes, cachées dans l'atttente, paraîtront. Elles seront toutes unies par un même sentiment de joie et de bonheur; car elles sauront toutes que la fin des temps est arrivée. Les âmes des impies, au contraire, seront anéanties de la peur que leur inspirera la vue de leur perdition.

Sous l'influence de ces idées, reproduites de différentes manières par le rabbinisme postérieur, l'Apocalypse de Jean nous parle d'un règne millénaire du Christ (ch. XIX, 11 à XX, 10), précédant le jugement dernier et l'avènement du monde nouveau (ch. XX, 11 à XXII, 5). Et ces conceptions, qui paraissent fort singulières au premier abord, mais qui s'expliquent aisément, quand on en saisit la genèse, ont ensuite servi de base au chiliasme chrétien. Nous avons vu que les Juifs y sont arrivés, parce que le messianisme, issu des anciennes espérances nationales, fut dominé et affaibli par les vues plus larges du judaïsme. Cette tendance fut encore accentuée par la seconde ruine de Jérusalem, qui mit pour toujours fin à la nation juive. Ce qui y contribua sans doute aussi, c'est que les chrétiens se servirent des espérances messianiques pour combattre le judaïsme, en les appliquant à Jésus-Christ.

Il est évident que l'idée du règne millénaire, même raccourci, est en désaccord avec l'ancienne prophétie israélite, qui enseigna invariablement que Dieu exercerait d'abord le jugement et qu'ensuite seulement viendrait le règne messianique. Elle est également en contradiction avec la prédication de Jésus, qui

place aussi le jugement avant ce règne et qui ne parle jamais d'un règne purement temporaire du Messie. Dans les Evangiles, l'ère messianique se confond toujours avec le règne de Dieu et la vie éternelle.

En somme, l'eschatologie de Jésus et des apôtres repose sur celle du judaïsme, comme leur christologie dérive de la même source. Et toutes ces spéculations, eschatologiques, christologiques et autres, ont des rapports incontestables avec celles des anciens penseurs babyloniens, perses et grecs. Voilà un fait certain, établi aujourd'hui par l'histoire comparative des religions et qu'il n'est plus permis de perdre de vue, quand il s'agit de saisir la vérité chrétienne dans toute sa pureté.

C. Piepenbring.